

AUSADHI SELON PATANJALI

LES PLANTES SACRÉES

DE PHILIPPE DJOHARIKIAN, DIRECTEUR DE LA BABA SCHOOL

«Janmausadhimantratapahsamadhijäbsiddhayah»

«De la naissance, des plantes, des mantras, de l'ascèse et du samadhi naissent les accomplissements» (livre 4 kaivalya-pada, sutra 1)

Le yogi doit savoir qu'il peut obtenir des accomplissements, des «*siddhis*», des réussites autrement que par le *samadhi*. Le but n'est que le résultat dépendant des moyens. L'utilisation cohérente et consciente des moyens mis en œuvre permet l'obtention du but.

Ainsi, vais-je aujourd'hui développer la notion de «*ausadhi*» dans le premier sutra du kaivalya pada, livre 4 des Yoga Sûtra.

Les moyens utilisés sous la focale du discernement ne se transforment pas en obstacles. Les plantes, les jus de plantes ou préparations rituelles et sacrées font connaître des états de conscience modifiés qui mettent en contact avec la lumière de la conscience.

Des druides et des guérisseurs en Occident...

Au fil des millénaires, on observe partout sur la planète l'utilisation de plantes comme



moyen d'entrer en relation. Les plantes dites psychotropes - du grec psycho (l'esprit) et entropie (le mouvement) - encore dites «*médiumniques*», permettent de créer ce lien; en sollicitant la conscience, l'esprit, elles mettent l'âme en mouvement. La différence est grande entre être drogué (le toxicomane, celui qui utilise le poison) et le fait de mettre son âme, son esprit en mouvement.

Il y a bien moins longtemps que notre vénérable Patañjali, des Baudelaire, Rimbaud, Cocteau, Apollinaire, Descartes, Balzac, Artaud, Michaux, Gauthier, Moreau de Tours, Schopenhauer, Shakespeare, Freud, Picasso, Les Beatles, Coluche, et des centaines d'autres, chercheurs, philosophes, artistes, créateurs ... ont utilisé les plantes «entre autres» pour construire leurs œuvres.

Jusqu'aux XII^e-XIII^e siècles, les sorcières et les sorciers, lors des équinoxes, des pleines lunes, ont perpétué les connaissances ancestrales proto-celtiques, celtiques et gauloises de nos ancêtres à travers des pratiques chamaniques dont le but était la communion avec le vivant. Ils perpétuaient aussi les rites du soma des Vedas (boire de façon rituelle et sacrée le nectar d'Amrita, la chair des Dieux) soit sous la forme d'une décoction - après salivation de l'amanite tue-mouche, soit par l'urine.

On retrouve le soma chez les Grecs (les Argonautes qui recherchent la toison d'or dans les méandres de la conscience) et chez les premiers chrétiens. Selon John Allegro «*Le champignon et la croix*» (ed. Albin Michel), on a trouvé, grâce au microscope électronique, de l'amanite tue mouche fermentée dans les coupes des premiers rites chrétiens et non du vin... Ces rites se sont poursuivis

jusqu'à ce que les druides soient exterminés puis que les seigneurs et l'église finissent le travail en stigmatisant les phytothérapeutes et autres guérisseurs, faisant ainsi disparaître des savoirs ancestraux de notre mémoire collective (Les danses de Saint Guy, Alice au pays des merveilles, Tintin et l'étoile mystérieuse).

En Inde, des plantes sacrées pour le samadhi

Il existe en Inde plusieurs possibilités de vivre le *samadhi* par l'utilisation des plantes sacrées. Paradoxalement cependant, cette expérience peut s'avérer salutaire. Les sadhus sont des thérapeutes qui œuvrent dans la fulgurance, ce qui implique pour l'initié ou disciple ou récipiendaire, de maîtriser sa conduite, de se conformer à une discipline, de respecter un véritable protocole, seul garant contre l'émergence de la schizophrénie.

En effet, l'utilisation de Shiva par *ausadhi* nécessite le même protocole que celui de la pratique du yoga: respecter Yama et Niyama pour que les plantes ne génèrent pas de traumatismes. Les plantes médiumniques sont comme un miroir grossissant: si les tourments vous habitent, vous vivrez un cauchemar, si vous êtes emplis de lumière, ce sera le *samadhi*, la mise en symphonie de chaque atome de votre enveloppe avec le tout. Comprenons bien: ce n'est pas la prise d'une plante en elle-même qui rend schizophrène, elle met en lumière ce qui est déjà là. Pour prendre un parallèle avec le yoga: la posture de la chandelle (*sarvangasana*) révèle nos tensions, des tensions qui sont déjà bel et bien là.

Un jour, je demandai à Anand Giri Baba: «- Baba, toi qui ne dors jamais, qui reste en padmasana toutes les nuits, à quoi sert le sommeil?».

- *Fils, le sommeil libère l'inconscient et les imprégnations subconscientes; ainsi, tu te*

réveilles avec moins de tensions. Mais pour celui qui médite sa vie, le sommeil n'est plus nécessaire», il en va de même avec l'usage des plantes sacrées.

La plupart des commentateurs occidentaux des Yogas Sûtras ne se sont pas étendus sur cet aspect-là du sùtra. Cette connaissance, souvent hermétique et secrète, n'est accessible qu'à ceux qui fréquentent les cercles d'initiés, pandits ou sadhus. Il ne suffit pas d'étudier et de traduire le sanskrit pour connaître le sens profond des rites qu'il exprime. Comme dans la musique, cette langue a plusieurs degrés d'interprétation qui sont en relation avec le raffinement de la conscience du traducteur. Bacchus comme Shiva est le Dieu de l'ivresse, du vin et des extases orgiaques. *Baccheia* (l'état de bacchant) équivaut à la *Bhakti*. La voie dévotionnelle, le *Bhakti mârگا*, extatique et mystique, est essentiellement d'origine shivaïte. Dans le «Linga Purâna» Shiva prend la défense des *Bhakta*: «*personne ne doit condamner l'ascète nu qui est mon fidèle, qui exprime le principe des choses, mais agit comme un enfant ou un fou. Nul ne se moquera d'eux, ni ne leur dira des paroles déplaisantes s'il désire son bien maintenant ou plus tard. L'homme stupide qui les condamne, condamne le Seigneur lui-même*». (*Linga Purâna I, chap. 33, 3-10*).

Nous ne pouvons absolument pas aborder les intoxications très codées et circonscrites par les représentations d'une culture traditionnelle de la même façon que celles de l'époque contemporaine.

Le pouvoir de révélation des objets à la conscience appartient à la conscience, pas à l'objet. La conscience ne peut pas être niée, par qui le serait-elle? Il n'y a pas d'extérieur à la conscience qui soit connaissable. Le photographe est dans la photo; ensuite, libre au photographe de se fondre dans le paysage ou de rester à l'extérieur. Les Occidentaux ont une représentation matérialiste de l'homme

parfait alors que le yogi est éthérique; il aspire à la transparence et les plantes sacrées offrent souvent cette dématérialisation et cette désidentification, transformant les perceptions du monde extérieur et intérieur; elles relativisent les identifications et les représentations.

L'être vivant, usine biochimique

Alain Danielou dans «Le destin du monde d'après la tradition shivaïte» (Albin Michel, 1985, p. 188) explique que chacune des substances qui forment la matière correspond à un groupe, une entité exprimable par un diagramme, une formule mathématique ou chimique. Il existe une conscience, une individualité qui régit chaque formation, chaque conglomerat, chaque aspect de la matière. Les substances qui composent les êtres vivants correspondent à des formules complexes. L'être vivant est une usine biochimique et les phénomènes de la perception, des sensations de plaisir et de douleur, de la mémoire et même de la pensée, peuvent être considérés comme des réactions chimiques ou électrochimiques dues à l'activité de certains composants agissant sur les cellules de notre système nerveux et de notre cerveau. L'intrusion d'un excès de l'un de ces composants modifie, fut-ce temporairement, notre équilibre émotif, nos capacités de plaisir ou de souffrance, d'action, de lucidité, de mémoire, de perception, notre joie de vivre ou nos états dépressifs. Ces substances calmantes ou stimulantes ne sont pas des produits neutres. Comme toutes les composantes de l'être vivant, elles correspondent à des entités issues du plan divin et douées d'une personnalité, d'une conscience, d'une autonomie. Nos

états d'âme sont dus aux aléas d'une sorte de guerre entre des armées de molécules correspondant à des êtres subtils. L'agression

de l'un de ces esprits chimiques sur l'être humain n'est pas différente de celle d'un démon ou d'un ange. Il s'agit d'une possession. C'est pourquoi certains drogués ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Ils peuvent détester la drogue

«Nous ne pouvons absolument pas aborder les intoxications très codées et circonscrites par les représentations d'une culture traditionnelle de la même façon que celles de l'époque contemporaine»

qui s'impose à eux, malgré eux.

Il existe un esprit du tabac, un esprit du chanvre, un esprit du peyotl, un esprit du pavot, un esprit du vin qui, s'ils ne sont pas contrôlés, mènent leurs victimes à leur guise. Toutes les religions ont reconnu l'existence de ces forces subtiles et ont cherché à les amadouer. Il n'existe pas de religion dont les rites n'utilisent pas une substance enivrante. Il en subsiste toujours quelque chose, même si nous en avons perdu le sens. Nous buvons au succès d'une entreprise et le vin joue un rôle dans le rite chrétien. Les Amérindiens utilisaient le tabac pour sceller une alliance et pratiquaient des rites du peyotl très élaborés. Il existe un rituel des fumeurs d'opium, des cérémonies du thé... Les rites du soma, qui provoque l'extase mystique, sont un élément essentiel des rites védiques et le Dieu Soma occupe une place importante dans le panthéon aryen. Dans l'Inde, c'est le *bhang* qui est de nos jours consommé dans les assemblées à caractère rituel.

Lorsque les Dieux veulent détruire un tyran maléfique, ils lui inspirent la folie qui fait qu'il cause lui-même sa perte. Les drogues font partie de leur armement. Leur intrusion irrationnelle et immodérée annonce la destruction de l'espèce à la fin du Kali-Yuga (âge de fer des conflits) dans la cosmologie

hindoue. Les cultures traditionnelles peuvent en maîtriser ou en éliminer l'influence par la ritualisation de leur emploi.

Ange et démon

Dans les rituels tantriques, la substance intoxicante la plus employée est le *vijaya* ou *bhang*. Il est recommandé de le boire une heure et demie avant les rites concernant les cinq «M». D'après A. Bharati (*The tantric tradition*, p. 252), son effet est considéré comme aphrodisiaque (*uttejakä*). B.K.S. Iyengar dans son ouvrage «*Lumière sur les Yoga-Sûtras de Patañjali*» commente : «les accomplissements peuvent être atteints par la naissance, l'emploi des plantes, les incantations, l'ascèse ou le samadhi».

Il existe cinq types de yogi accomplis (*siddhayah*):

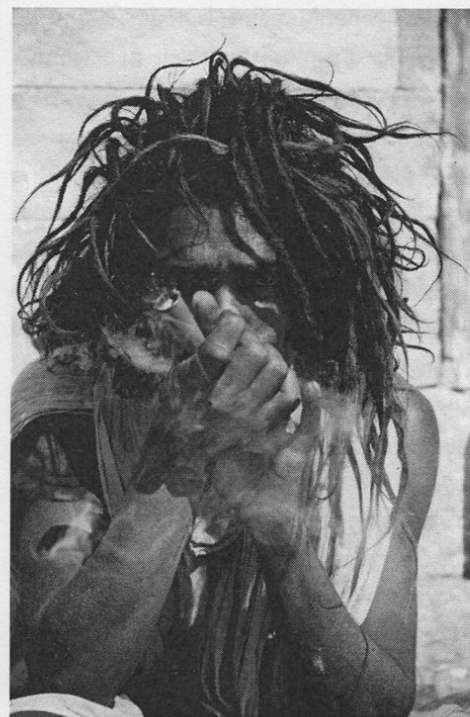
- 1) ceux qui, de naissance, aspirent à la perfection (*Janma*)
- 2) ceux qui font des expériences spirituelles grâce à l'usage des plantes, de drogues ou d'élixirs (*ausadha*).
- 3) ceux qui pratiquent l'incantation du nom de leur divinité (*mantra*)
- 4) ceux qui ont une pratique dévotionnelle d'ascèse (*tapas*)
- 5) ceux qui pratiquent la méditation profonde (*samadhi*)

Il y a d'importantes différences entre ces moyens de réalisation spirituelle; ceux qui pratiquent les trois premiers peuvent s'écarter des bienfaits du yoga par l'orgueil ou la négligence. Les autres, qui atteignent la réalisation spirituelle par *tapas* et *samadhi*, ne courent pas ce risque. Ils deviennent des maîtres, des âmes divines et libérées qui sont des exemples pour l'humanité.

Nous devons donc nous méfier des siddhis. B.K.S. Iyengar écrit encore : «De nos jours, nombreux sont ceux qui prennent de la mescaline, du LSD, du haschich, de l'héroïne, etc... pour avoir des visions dites spirituelles comme celles d'Aldous Huxley et d'autres

personnes. Les artistes et les poètes du passé ont aussi utilisé des drogues pour connaître des états surnaturels favorables à leur pratique artistique.»

Jean-Marie Pelt dans *Drogues et plantes magiques* (Fayard, p.60) évoque les expériences des chamans avec l'usage de plantes et de champignons comme l'amanite tue mouche. Sous l'emprise de la drogue, l'âme se détache du corps en extase et visite d'autres mondes. Au nom du groupe social auquel il appartient et dont il partage les aliénations, le chamane engage alors le combat contre les forces maléfiques qui le menacent... Le chamanisme apparaît ainsi comme un psychodrame avant la lettre. Il représente une tentative originale de désaliénation, assez comparable à ce que se voudrait le «happening» dans la société moderne : long combat contre soi-même, libération incontrôlable d'un puissant flux d'énergie, spectaculaire stigmatisation de toutes les oppressions comportant sa part de jeu. Capable d'entrer en contact avec les esprits et l'au-delà, mandaté pour délivrer ses frères de leurs aliénations, le chamane rejoint le thème biblique du combat de Jacob avec l'ange «comme le baba»; combat qui, dans la bible comme ici, se déroule dans un rêve. Il préfigure, dans la prime jeunesse de l'humanité, l'image eschatologique du Christ rédempteur qui prend à son compte, pour l'anéantir, tout le mal de l'univers. Il jette un pont entre l'homme opprimé et les forces de l'au-delà, vieux mythe de tous les âges qu'on retrouve jusque dans l'usuelle dénomination du pape : «souverain pontife», c'est-à-dire grand jeteur de pont entre Dieu et l'homme. Ainsi, tandis que l'homme émerge à la conscience, nu et fragile dans la forêt hostile, la drogue apporte les premières réponses à ses premières questions. Elle lui révèle qu'au-delà du monde de la perception et des apparences quotidiennes, il y a l'inconnaissable, l'inatteignable, le monde des esprits du «dedans» des êtres. Elle jette le premier pont entre les deux



rives de l'univers et, par là même, devient sacrilège puisqu'elle brise «l'ordre apparent des choses» tel que les Dieux l'ont conçu et établi pour toujours, car cet ordre, comme l'a si bien montré Roger Caillois dans «*Cases d'un échiquier*» (Paris, Gallimard, 1970), veut que les deux rives restent éternellement séparées. Malheur à qui s'avise de les relier, malheur au faiseur de ponts et à ceux qui les empruntent, dont le Moyen Age chrétien voulait que l'âme du premier fut promise à Satan.

Malheur donc à ce qui casse l'équilibre apparent de l'univers! Mais qui, aussi, relie l'homme aux Dieux, qui «relie» comme les religions et, bien sûr, comme le yoga. Voici donc qu'à l'aube de l'humanité, naissent les premières croyances et, sans doute, les premières religions : chaque animal, chaque scène familière de la vie quotidienne, chaque arbre de la forêt, trouve en quelque sorte son double, son «esprit», dans le monde intérieur qu'elle révèle : on peut se poser la question de l'apport des plantes sacrées dans les origines de l'animisme et du yoga? Mais en révélant ainsi à l'homme l'au-delà de son univers temporel, elle allume en son cœur mortel, au printemps

de l'émergence humaine, la petite flamme de l'espérance que plus jamais rien, ni personne, ne pourra étouffer.

Extase et... extase

Mircea Eliade, dans son ouvrage Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase (Payot, 1951), développe déjà cette réalité de l'expérience Ausadhi en ces termes : « Une allusion du yoga sutra (IV,1) aux plantes médicinales (ausadhi) qui, à l'égal du "samadhi", peuvent accorder les "pouvoirs merveilleux" au yogin, atteste l'utilisation des narcotiques dans les milieux yogiques dans le but, justement, d'obtenir des expériences extatiques. Mais, d'autre part, les "pouvoirs siddhis" ne jouent qu'un rôle secondaire dans le yoga classique et bouddhiste, et nombre de textes mettent en garde contre le danger que l'on court à se laisser tenter par le sentiment magique de puissance qu'il engendre et qui est susceptible de faire oublier le véritable but des efforts du yogin : la délivrance finale. De ce fait, l'extase à laquelle on aboutit par l'usage des narcotiques, ou par d'autres moyens matériels, ne peut se comparer à l'extase du véritable samadhi ».

Alyette Degraçes « ose » dans ses excellents commentaires des Yoga Sûtras, écrire « les herbes (osadhi), les jus de certaines herbes préparés de façon traditionnelle, font connaître des états de transformation mentale qui mettent en contact avec la lumière de la conscience. C'est par un semblable usage qu'Henri Michaux approcha la mescaline et fit de décisives expériences mentales, spirituelles. Vyasa précise qu'elles donnent accès à des lieux divins, *Vacaspati Misra*, qu'elles libèrent de la dégradation et de la mort ». Rares sont les commentateurs à s'exprimer ouvertement sur ce sujet. Est-ce par ignorance ou pour le tabou que ce thème continue de susciter ? Il est vrai que, comme le souligne Thomas Szasz dans son ouvrage : « La persécution rituelle des drogués, boucs émissaires de notre temps, le contrôle d'état

de la pharmacopée aux éditions du Léopard, 1994 : « *L'acceptation ou la non acceptation d'une similitude entre symbole cérémoniel et sa représentation sacramentelle est une question d'appartenance à une communauté et pas du tout une question de logique ou de réalité. En effet, la doctrine de la transsubstantiation, dans la cérémonie de la sainte communion de la conversion du pain et du vin en corps et sang du Christ par l'eucharistie, n'est pas éloignée d'un point de vue non catholique, de la probabilité de trouver Shiva dans le bhang* ». On cherche, dans l'un et l'autre cas, à effacer la différence entre symbole et représentation, entre la signification allégorique et la signification littérale. Dans le christianisme, le concile avait compris que les hommes ont une capacité limitée à voir la métaphore en tant que métaphore, le rituel en tant que tel et, s'ils voient ce dernier comme tel, ils risquent de le trouver profane plutôt que sacré, de le considérer comme une chose faite par l'homme plutôt que par Dieu et, partant de là, ils pourraient bien perdre la foi et le respect de l'autorité qu'il symbolise. Dans le yoga et pour les hindous vous êtes Dieu ; les symboles pour y accéder sont multiples ; il y a un espace de liberté phénoménal et l'expérience par la *sâdhana* reste exemplaire. Ici, dans les traditions du livre « Dieu est à l'extérieur », nous développons une dépendance à son égard, et c'est précisément en cela que réside la raison qui fait que le fanatisme religieux et le « toxico invétéré » feront pratiquement n'importe quoi pour satisfaire leur envie et c'est pourquoi encore l'un et l'autre se sentiront moralement parfaitement justifiés en le faisant. Cet « appel » ou cette « envie forcée » qui pour l'observateur semble naître de rien, que ce soit de la « voix » de Dieu ou de l'appât de la drogue et qui, pour le sujet, vient du plus profond de lui-même, quand il reconnaît « sa voix » ou qu'il est persuadé que seule la drogue le rend « entier » doivent, si nous voulons en apprécier l'impact réel, être

confrontés à l'expérience humaine à laquelle elle s'oppose et qu'elle essaie, au fond, d'annihiler. Il s'agit donc de l'expérience de l'abandon et de l'impuissance dans laquelle le sujet se sent manipulé par des agents extérieurs aux intentions hostiles.

Dans la cosmologie des yogis, il n'y a pas de manipulation possible puisque l'utilisateur d'une plante sacrée devient Shiva. « *La plante du chanvre est sacrée*, nous dit Salomon Snyder à la page 20 de Uses of marijuana, *le gardien vit dans le bhang... Le bhang donne la joie, fait voler dans les airs ; c'est le guide céleste... On en donne aux étudiants des écritures à Bénarès avant qu'ils ne se mettent à étudier. Dans les villes saintes, les yogis aspirent de profondes bouffées de bhang pour mieux concentrer leurs pensées sur l'Éternel ...* »

Que disent les plantes de l'expérience religieuse ?

Comment ne pas se souvenir de Timothy Leary, célèbre chercheur de Harvard, qui, à travers ses multiples recherches sur les psychédéliques et notamment la psilocybine, extraite du champignon qui porte son nom (entre autres recherches LSD et CIA, quand l'Amérique était sous acide aux Editions du Léopard, 1994) étudiait les rapports entre l'extase provoquée par la drogue et l'extase religieuse. Au cours d'une des plus singulières de ses séances, il chercha à comparer les transes du voyage psychédélique aux expériences mystiques telles qu'elles sont décrites dans les Saintes Écritures et les livres des saints, des prophètes et des théologiens de tous les temps. Malgré l'opposition de l'université qui refusa de financer cette recherche, Leary et un assistant, Walter Pahnke, un étudiant en doctorat, administrèrent de la psilocybine à dix étudiants et professeurs en théologie au cours d'une messe du vendredi saint, tandis qu'ils donnaient à dix autres des placebos. Ni Leary ni ses sujets ne savaient sur qui allait tomber la pilule de champignon. Les résultats

furent spectaculaires. Neuf "preneurs" sur dix dirent avoir vécu une véritable extase religieuse, alors qu'un seul du groupe placebo en dit autant. Dans sa thèse de doctorat, Pahnke conclut que les descriptions des preneurs « ne se distinguaient pas du récit classique de l'extase et lui étaient même identiques ».

« Le miracle de Marsch Chapel », comme on surnomma l'expérience, suscita un débat passionné autour de l'authenticité du mysticisme chimique ou instantané. Certains universitaires religieux, tel Walter Houston Clark, professeur de psychologie de la religion au Andover Newton theological seminary, et Huston Smith, professeur de philosophie au MIT, se rangèrent dans le camp de T. Leary

pour affirmer qu'en effet, prises dans des conditions convenables, avec une orientation convenable, les substances psychédéliques étaient susceptibles de provoquer des états de conscience mystiques volontaires. A leurs yeux, ces drogues n'offraient pas seulement un moyen de gagner la sensibilité spirituelle, elles faisaient entrer l'expérience religieuse dans le laboratoire où on pourrait enfin l'étudier et, peut-être, l'expliquer en termes scientifiques.

« Nous ne voyons pas les choses telles qu'elles sont, nous les voyons telles que nous sommes », dit un vieux dicton talmudique.

Je terminerai cet article par un extrait du livre de Patrick Levy Sadhus, (Ed. du Reliés, Gordes, 2009, p.31.): « L'usage du cannabis est un tapas, une ascèse et une porte sacrée. Le shilombaba y trouve son lien avec Dieu, un élan plus intense de dévotion, une vision du monde moins engourdie de conditionnements et de ses propres habitudes, ou un mode d'accès au quatrième état de conscience, la posture de

témoin (quatre états de conscience: veille, rêve, sommeil profond et turiya, le quatrième état de conscience transcendant les trois autres). C'est un outil de travail. Serait-il plus authentique d'y parvenir à jeun? Le baba ne porte pas de jugement sur la pureté de son expérience; il a renoncé à juger et à classer. Pour lui, la pureté c'est être vrai. Le réel est ce qu'il vit, au présent, dans sa conscience; la transgression des normes, les chemins de traverses et l'intrépidité désinvolte tracent cette voie spirituelle qui est aussi une aventure. » Pour Patrick Levy:

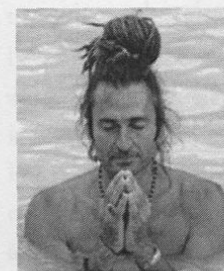
« Shiva est un Dieu nocturne, sombre, lunaire dans certaines de ses figures. Destructeur, on le connaît Kapâlamalin, porteur de crâne, les yeux de feu, un cobra enroulé autour

du cou. Il habite les champs de crémation avec les vautours et les chacals, en compagnie des ascètes les plus téméraires. Dans les Purana, on le décrit entouré d'une cour de gnomes, de démons et de fantômes. Shiva est aussi un ermite solitaire, lorsqu'en Yogiraj il médite dix mille ans sur le mont Kâilash; il porte alors le substrat du réel et veille sur le monde. Par son immobilité, il triomphe de maya et établit la victoire de la conscience sur le corps et les sens. C'est sa semence spirituelle que nous aspirons par le shilom, symbole du lingam, le phallus cosmique qui représente l'énergie à la fois créatrice et destructrice, c'est-à-dire l'univers, c'est-à-dire le connu. »

L'expérience rituelle des plantes sacrées donne toujours l'intuition qu'il existe d'autres territoires que ceux que l'on peut parcourir normalement. L'exploration de l'autre état, ou l'expérimentation du réel et des autres sujets sociaux, pendant l'autre état, donnent au monde des dimensions sans commune mesure avec le réel. C'est dans cette percep-

tion alternative du réel que s'enracine, pour les consommateurs, l'intuition qu'il existe bien d'autres espaces que le seul espace profane. Les psychotropes conduisent aux paradis artificiels parce que ces paradis n'existent pas dans le monde des hommes. Mais lorsque les humains sont de retour de leur voyage, ils ont encore la conscience pleine de ces utopies qui s'appliquent bel et bien au monde réel. Toutes les mémoires des yogini et des yogi intègrent cette conscience et cette expérience de la sâdhana, que le sage Patanjali présente dans le livre IV Kaivalyapadah.

Om Namah Shivaya



Philippe Djoharikian est titulaire d'un DEA en socio-anthropologie sur les processus de conscience hors normes, les nourritures spirituelles déviantes en 1994-

1995, et doctorant pendant cinq ans sur le yoga dans son approche traditionnelle en tant que processus puissant de modification.

Directeur de la Baba School, Philippe Djoharikian sera présent à Evian et animera des ateliers.